

le silence. Il faudrait plutôt s'étonner s'il se pliait à une discipline qui le condamne au silence et à l'immobilité. Ce serait l'indice d'une disposition malade qui devrait nous faire craindre pour son avenir.

Puis, cet enfant, qui jusque-là encore a vécu libre d'occupation et de travail, nous le mettons exclusivement aux études les moins appropriées aux dispositions et aux besoins de son âge. Il n'a encore été en rapport qu'avec le monde extérieur, avec les objets sensibles, avec ce qui se voit et ce qui se touche. Désormais nous n'allons plus l'occuper que d'idées abstraites et d'objets qui ne disent rien à son esprit.

Nous commençons par lui enseigner à lire, et pendant longtemps nous le tenons sur des combinaisons de lettres et de sons qui n'ont aucune signification pour son intelligence. Plus tard nous lui apprenons à tracer des lettres et des mots isolés qui ne satisfont pas davantage son besoin de savoir. En même temps, nous lui apprenons à réciter ses prières et à répéter quelques réponses d'un catéchisme dont il comprend à peine quelques mots. Nous y joignons aussi parfois quelques éléments de numération, c'est-à-dire que nous lui apprenons de mémoire la série des nombres et peut-être la table de multiplication, qu'il répète comme un perroquet, sans savoir ce qu'il dit, parce qu'on ne lui fait pas connaître le rapport de tous ces nombres avec les quantités qu'ils expriment. Voilà ce dont nous occupons l'enfant pendant les deux premières années de son séjour à l'école.

Nous le demandons, y a-t-il rien qui soit de nature à donner à l'élève du goût pour l'instruction ? rien qui puisse lui rendre agréable le séjour de l'école ? Dans tout ce que nous venons de nommer, qu'y a-t-il qui puisse intéresser l'enfant ? Pas la moindre chose, il faut bien le reconnaître. Pendant des mois entiers, il recommence tous les jours la même tâche. Il se lasse de faire sans cesse la même chose ; la monotonie de ces exercices et l'ennui qu'ils engendrent en prolongent en outre démesurément la durée, parce qu'y apportant toujours un esprit distrait, inattentif, il ne fait pas le quart des progrès dont il serait capable avec un peu d'application.

Au défaut de variété qui engendre l'ennui, s'ajoute le défaut d'utilité apparente de ce qu'on enseigne. Car, après l'enseignement que nous avons indiqué, viennent, au bout de quelques années, se joindre une étude du calcul dans laquelle on a le plus souvent le tort d'occuper l'enfant presque exclusivement de nombres abstraits, qui l'empêchent de comprendre le but de ce qu'on lui fait faire, puis, une étude aride et fastidieuse de la grammaire, qui prend une grande partie de son temps, sans qu'il lui soit possible d'en voir la raison.

Sans doute, toutes ces connaissances ont leur utilité pour l'enfant, surtout, lorsqu'elles sont bien données. Outre celle qu'elles ont en elles-mêmes par l'application directe qu'on peut en faire, elles ont un avantage bien plus grand comme moyen de développer l'intelligence et de former le cœur. Mais cet avantage, les enfants ne le comprennent pas. Comment en auraient-ils l'idée ? Il y a parmi les personnes âgées si peu de personnes qui s'en rendent bien compte. Les enfants ne comprennent même pas l'utilité directe de leurs études, parce qu'elles sont faites en vue de leur avenir, et ne répondent pas à leurs besoins du moment.

Faisons abstraction de nous-mêmes, en cessant de nous considérer, ainsi que nous sommes parfois portés à le faire, comme si les enfants étaient faits pour les écoles et les maîtres, tandis que nous sommes faits pour les enfants. Oublions-nous un instant, nous, nos habitudes, nos goûts et ce que nous savons ; mettons-nous à la place des enfants, et demandons-nous quel goût ils peuvent véritablement prendre à ce que nous leur enseignons.

Nous leur apprenons à lire, et, pendant longtemps, ils ne voient que des lettres et des syllabes ; puis, quand ils sont à la lecture courante, pendant longtemps encore elle est un travail pénible et ennuyeux, parce qu'ils ne comprennent

rien de ce qu'ils lisent, et que, le plus souvent, nous les faisons lire sans leur donner aucune explication. Nous leur apprenons à écrire, et ils n'ont rien à écrire, parce qu'ils n'ont pas d'idées à exprimer. Nous leur enseignons l'arithmétique, et, par le défaut d'application, nous faisons disparaître l'utilité de la science qui pourrait le plus aisément en avoir à leurs yeux. Nous leur faisons étudier la grammaire, et ils n'y voient qu'une multitude de termes bizarres, dont l'étude leur paraît ce qu'il y a de plus assommant et de plus inutile, parce qu'ils ne savent pas à quoi elle sert dans le monde où ils n'entendent jamais parler de rien de semblable.

Nous nous arrêtons, ne voulant pas répéter ce que nous avons dit déjà plusieurs fois. Cependant, nous voudrions qu'on comprît combien tout cet enseignement est peu fait pour intéresser les enfants. Or, puisque les matières dont nous les occupons dans les écoles ont en elles-mêmes peu d'attrait pour leur âge, tâchons du moins de leur en donner par la forme de notre enseignement, si nous ne voulons pas venir nous heurter sans cesse contre une répugnance qui devient un si puissant obstacle au maintien de la discipline.

Mais où est aujourd'hui, dans la forme de l'enseignement, ce qui peut compenser l'aridité des matières ? Quelles sont les leçons qui pourraient intéresser les enfants ? Nous les occupons de choses abstraites, nous bourrons leur tête de principes, de règles, de définitions ; nous leur faisons apprendre des pages de livres, avant de les leur avoir expliquées ; nous leur enseignons avec ces livres des théories au-dessus de leur âge, sans les mettre à leur portée, et sans les leur rendre intéressantes par des applications usuelles. Nous exposons, et toujours nous exposons sans jamais appliquer, et cependant la science n'est utile que par là dans les écoles.

Nos leçons toujours dogmatiques sont arides et sans intérêt ; notre langage sec comme nos livres est dépourvu d'agrément. A des leçons toujours semblables et que chaque jour voit reparaître, sans que rien en varie la sécheresse, nous ajoutons des devoirs toujours de la même nature, et dont la monotonie amène promptement la satiété.

Nous demandons pardon aux maîtres de leur tenir ce langage : nous comprenons trop la difficulté de leur tâche, nous avons un trop vif désir d'en diminuer les fatigues et les ennuis, pour recourir avec eux à des paroles inutilement aigrées. Mais la vérité nous force de parler ; l'intérêt de leurs élèves, la prospérité de leurs écoles, leur intérêt même l'exigent impérieusement. Nous le répétons : qu'ils descendent en eux-mêmes, qu'ils s'interrogent consciencieusement, qu'ils se mettent surtout à la place des enfants et qu'ils se disent alors si ces pauvres êtres peuvent avoir du goût pour ce qu'on leur enseigne, et si, par conséquent, ils peuvent venir en classe et y rester avec plaisir.

Or, si les enfants ne se plaisent pas en classe, s'ils n'ont pas de goût pour ce qu'ils y font, comment les y maintenir tranquilles, silencieux et appliqués ? Il n'y aurait pour en venir à bout qu'un seul moyen ; les tenir sous l'empire d'une crainte continuelle. Mais nous avons vu l'impuissance de ce moyen : les aveux de tous les maîtres le constatent. Tous se plaignent de l'inutilité des moyens disciplinaires dont ils disposent.

Un seul moyen nous reste, c'est d'inspirer à nos élèves de l'attrait pour l'école. Essayons-en donc ; mettons-nous résolument à l'œuvre. Efforçons-nous à l'avenir de répandre de l'agrément et de la variété dans notre enseignement ; richetons l'aridité du sujet par l'amabilité de la forme ; ne soyons pas seulement des maîtres avec nos élèves, soyons aussi des pères qui cherchent à aplanir pour eux les aspérités du chemin ; mettons dans nos leçons de l'enjouement, de la gaieté même ; qu'elles soient plutôt une succession d'entretiens et de conversations familières qu'une suite de leçons où chacun répète des phrases apprises par cœur. Que notre enseignement devienne une espèce de causerie où nous provoquerons les questions des enfants et éveillerons en eux des idées ; où,